

Le jour du seigneur : étude de dogmatique chrétienne et d'histoire [suite]

Autor(en): **Thomas, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **23 (1890)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE JOUR DU SEIGNEUR

ÉTUDE DE DOGMATIQUE CHRÉTIENNE ET D'HISTOIRE

PAR

L. THOMAS ¹

§ 7. Les Péruviens.

Ainsi que nous l'avons vu, Ideler, parlant incidemment des Péruviens comme « ayant eu la semaine de 7 jours, » appuie simplement cette assertion dans une note, où il se borne à renvoyer à l'ouvrage de Garcilasso de la Vega : *Commentarios reales de los Incas*, T. I, L. II, c. 23.

Voici le passage, tiré de la traduction française publiée à Amsterdam en 1715, p. 202 ² : « Ils comptoient par Lunes les mois de leur année, qu'ils appelaient *Quilla*, à le prendre d'une nouvelle lune à l'autre ; et il n'y avait point de mois qui n'eût son nom particulier, de même que la Lune, dont le croissant servait à compter les demi-mois ³, et les quartiers

¹ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 136. 245, 403, 523 ; 1889, p. 371, 529 ; 1890, 250.

² *Histoire des Yncas, rois du Pérou*, contenant leur origine, depuis le 1^{er} Ynca Manco Capac, leur établissement, leur idolâtrie, leurs sacrifices.... et tout l'état de ce grand empire, avant que les Espagnols s'en rendissent maîtres..., traduite de l'espagnol, par Jean Baudoin.

³ Ou plus clairement, d'après la traduction donnée par de Humboldt (*Vues des Cordillères*, I, p. 340) : « Ils comptaient les demi-mois d'après la lune croissante et décroissante. »

formaient les semaines ; mais ils n'avaient point de noms pour en spécifier les jours. »

Il semblerait donc d'après cette citation que les Péruviens avaient des mois, des demi-mois, des semaines, même des mots pour désigner le mois, chacun des 12 mois, peut-être aussi la semaine, mais non pas ses différents jours, comme le remarque expressément Garcilasso. Du reste, il ne devait pas être difficile de caractériser les différents jours du mois au moyen des demi-mois et de leurs semaines. Mais ce qui nous importe surtout, c'est que cette citation implique chez les Péruviens la connaissance et une certaine pratique de la semaine de 7 jours.

Ce résultat a été contesté par A. de Humboldt qui, dans ses *Vues sur les Cordillères* (t. I, p. 340), s'exprime ainsi : « Un passage de l'histoire des Incas par Garcilasso a fait penser à MM. Bailly (*Hist. de l'Astron.* § 17, p. 408) et Lalande (*Astron.*, p. 1534) que les Péruviens comptaient par cycles de 7 jours. » Suit la citation qui est la même que celle que nous avons donnée, sauf la petite phrase que nous venons de communiquer en note. « Mais le père Acosta, plus instruit que Garcilasso et qui, vers la fin du seizième siècle, composa au Pérou même les premiers livres de sa géographie physique du nouveau continent, dit clairement que ni les Mexicains, ni les Péruviens ne connaissaient la petite période de 7 jours : « Car, ajoute-t-il, cette période ne tient pas plus au cours de la lune qu'à celui du soleil. Elle doit son origine au nombre des planètes¹. » En réfléchissant un moment sur le système du calendrier péruvien, on conçoit que quoique les phases de la lune changent à peu près tous les 7 jours, cette correspondance n'est pas assez exacte pour que dans plusieurs mois lunaires consécutifs, les cycles de 7 jours puissent correspondre aux phases de la lune. Les Péruviens... avaient des années de 365 jours réglées... sur des observations solaires faites mois par mois à... Cuzco. L'année péruvienne était divisée, comme presque toutes les années dont se servaient les peuples de l'Asie orientale, en 12 lunes, dont les révolutions synodiques

¹ « *Historia naturale y moral de las Indias*, l. VI, c. III. »

s'achevaient en 354 jours, 8^h, 48'. Pour corriger l'année lunaire et la faire coïncider avec l'année solaire, on ajoutait, selon une coutume antique, 11 jours qui, d'après l'idée de l'Inca, furent répartis parmi les 12 lunes. D'après cet arrangement, il n'est guère possible que les périodes égales, dans lesquelles on aurait divisé les mois lunaires, puissent être de 7 jours et correspondre aux phases de la lune. Le même Garcilasso (L. VI, c. 35) affirme que d'après une ancienne loi de l'Inca Pachacutec, il devait y avoir, dans chaque mois lunaire, 3 jours de fête et de marché, et que le peuple devait travailler non 7, mais 8 jours consécutifs pour se reposer le 9^e. Voilà indubitablement une division d'un mois lunaire, ou d'une révolution sidérale, en 3 petites périodes de 9 jours. »

Dans le troisième volume du *Cosmos*, publié en 1852, le même auteur s'exprime d'une manière analogue et encore plus décidée. « L'existence d'une semaine hebdomadaire au Pérou, qui a souvent été présentée comme une analogie sémitique entre les deux continents, dit-il (p. 691), est un fait erroné. Le père Acosta qui visita le Pérou peu de temps après la conquête espagnole, l'avait déjà démontré. L'Inca Garcilasso de la Vega rectifie lui-même le renseignement qu'il avait donné d'abord, en disant clairement : que dans chacun des mois qui étaient calculés sur le cours de la Lune, il y avait 3 jours de fête et que le peuple devait travailler 8 jours pour se reposer le 9^e. Les semaines péruviennes étaient donc formées de 9 jours. Voyez à ce sujet mes *Vues des Cordillères...* »

Après examen, nous ne pouvons souscrire à cette manière de voir. Au fond, de Humboldt l'appuie de trois arguments : 1^o la citation d'Acosta ; 2^o une conséquence tirée de l'ensemble du calendrier péruvien ; 3^o une 2^e citation de Garcilasso. Reprenons chacun de ces points.

A) D'après de Humboldt, d'Acosta alléguerait, pour nier la semaine chez les Péruviens, une raison à priori : « Cette semaine, disait-il, ne tient pas plus au cours de la lune qu'à celui du soleil. Elle doit son origine au nombre des planètes. » Or cette assertion nous semble erronée, puisqu'il est certain pour nous que la considération des phases lunaires a été en

général le principal facteur *naturel* de la semaine. En outre, il est non moins certain que la semaine ne doit point son origine au nombre des planètes¹.

Pour être juste à l'égard d'Acosta, il faut ajouter qu'Humboldt ne résume pas très exactement ses paroles, bien qu'à la vérité d'Acosta n'admette pas la semaine péruvienne. Voici en effet, ses propres paroles, telles que je les trouve dans une traduction de son ouvrage² : « Les semaines que contotent les Mexiquains n'estoient pas proprement semaines, puis qu'elles n'estoient pas de 7 jours, aussi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de merveille, attendu que le conte de la semaine n'est pas fondé sur le cours du soleil, comme celui de l'an, ny sur le cours de la Lune, comme celui des mois, mais bien entre les Hébreux est fondé sur la création du monde, que rapporte Moïse, et entre les Grecs et les Latins, sur le nombre des 7 planètes, du nom desquelles mesme les jours de la semaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans livres et sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent un an, des saisons et des festes si bien ordonnées comme il est dit cy-dessus. » D'Acosta ne dit donc point d'une manière générale que « la semaine doit son origine au nombre des planètes, » mais seulement que telle était son origine chez les Grecs et les Latins.

Maintenant était-il aussi bien placé que Garcilasso pour constater simplement s'il y avait ou non la semaine chez les anciens Péruviens ?

Pour répondre à cette question, considérons qui étaient ces deux auteurs et dans quel rapport ont été leurs ouvrages.

Joseph d'Acosta, né en Espagne vers l'an 1539 ou 1540³, et

¹ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 146-149, 252, 414-417, 524 — p. 418, 444-446, 450-452.

² *Histoire naturelle et morale des Indes tant Orientales qu'Occidentales*, où il est parlé des choses remarquables du Ciel, des Elémens, Métaux, Plantes et Animaux qui sont propres de ce pays ; ensemble des mœurs, cérémonies, loix, gouvernemens et guerres des mesmes Indiens. Traduite en François par Robert Reynauld. Dernière édition. Paris, 1616, p. 278.

³ *Biographie universelle, English Cyclopaedia* : environ 1539. Moreri, *Dictionnaire historique et géographique, Bibliotheca britannica* : environ 1540.

entré de bonne heure dans l'ordre des jésuites, passa en 1571 aux Indes occidentales, où il devint provincial du Pérou. Il retourna en Espagne en 1588, fut nommé supérieur de Valladolid, puis recteur à Salamanque, où il mourut en 1600. Son *Historia natural e y moral de las Indias* fut publiée en 1590. L'assertion de Humboldt d'après laquelle les premiers livres de l'ouvrage auraient été composés vers la fin du seizième siècle au Pérou même, pourrait induire en erreur. D'abord les deux premiers livres sont les seuls que d'Acosta dit avoir écrits au Pérou¹, et ce n'est point dans ces livres, mais seulement dans le 6^e, que se trouve le passage qui nous intéresse. Puis ces deux premiers livres ont été écrits avant 1588, époque du retour de d'Acosta en Espagne, et dès lors il ne retourna point en Amérique. Il espérait, dit-on, devenir le provincial des jésuites en Espagne, et il soutint une lutte ardente et prolongée avec le général de l'ordre, Aquaviva, qui même le fit momentanément « loger à la Pénitencerie de Saint-Pierre, » à Rome, où d'Acosta s'était rendu².

Garcilasso (proprement Garcias-Laso) de la Vega, surnommé l'Inca, naquit à Cuzco, ancienne capitale du Pérou, en 1540³. Il était donc du même âge ou à peu près que d'Acosta. Il eut pour père un Espagnol et pour mère une indienne. Son père Garcilasso de la Vega, était d'une famille illustre dans les armes et dans les lettres. Il vint au Pérou à la suite de Pedro de Alvarado, en 1534, peu de temps après la conquête de Pizarre⁴. Il s'attacha à sa fortune et devint plus tard gouverneur de

¹ Préface de l'ouvrage.

² Voir *Biographie universelle*, art. d'Acosta (Joseph d').

³ Prescott, *Histoire de la conquête du Pérou*, trad. franç., t. I, 1861, p. 289. — Chaix, *Histoire de l'Amérique méridionale au XVI^e siècle*, 1855, t. II, p. 302. — « Je naquis huit ans après que les Espagnols eurent subjugué mon pays, » dit Garcilasso (*Histoire des Incas*, I, p. 79.) D'après cette indication, la date de la naissance pourrait bien être 1541, puisque la ville de Cuzco fut prise en 1533. C'est à tort que la *Biographie universelle* (art. Garcilasso) dit que Garcilasso est né en 1530, que la prise de Cuzco eut lieu en 1525, et qu'il est mort en 1568. La première et la troisième de ces dates erronées se retrouvent dans le Dictionnaire de Bouillet, 1857.

⁴ Prescott, *ibid.* — Chaix, II, p. 106, 112.

Cuzco¹. Il avait épousé une princesse péruvienne, nièce du douzième Inca, Huayna-Capac. Agée de 10 ans, lorsque l'usurpateur Atahualpa ordonna le massacre de sa famille, elle fut épargnée et vécut avec un frère à Cuzco. C'est là que naquit l'historien, qui resta au Pérou jusqu'à l'âge de 20 ans², et y reçut la meilleure éducation que permit le bruit incessant des armes et des agitations civiles. Il écouta bien souvent les récits de sa mère et des parents qui lui restaient, sur l'ancienne gloire du Pérou et les catastrophes qui l'avaient suivie³.

Il quitta l'Amérique en 1560 et se rendit en Espagne, où il prit pendant quelque temps du service; mais dans sa retraite à Cordoue, il ne tarda pas à se livrer tout entier à des travaux historiques. En 1609, il publia la première partie de son grand ouvrage les *Commentarios reales*, consacrée à l'histoire du Pérou sous les Incas et il mourut en 1616. Quand il avait formé le projet d'écrire l'histoire ancienne de son pays, il avait comme matériaux, non seulement le souvenir de tout ce qu'il avait entendu ou vu dans son enfance et sa jeunesse, ainsi que les écrits de plusieurs auteurs espagnols, mais encore de précieuses relations manuscrites qu'il s'était procurées. « Dès que

¹ Chaix, II, p. 301. — Garcilasso, II, p. 197, 199.

² « Je fus élevé dans mon pays jusqu'à ma vingtième année, écrit-il (I, p. 79), de sorte que je remarquai quantité de choses que les Indiens faisaient, lesquelles je raconterai comme témoin oculaire. » Il avait dit un peu auparavant : « J'en puis donc parler par ce que j'en ai vu moi-même, pour m'être trouvé dans la plupart des fêtes et des superstitions dont ils entretenoient leur idolâtrie. Car il me souvient que la Coutume n'en était point encore entièrement perdue. »

³ « La voye la plus facile et la meilleure pour traiter de l'origine des Incas rois du Pérou, est, ce me semble, de raconter ce que j'en ai ouï dire plusieurs fois dans mon enfance à ma mère, à ses frères mes oncles et à mes autres parents. Au temps que ma mère résidoit à Cuzco, le peu de parents qui nous étaient restés, venoient la visiter presque toutes les semaines. Leur plus grand plaisir dans ces visites étoit de s'entretenir de l'origine de leurs rois, de leur majesté, de la grandeur de leur empire, de leurs conquêtes, de leurs belles actions, de leur gouvernement et des lois qu'ils avaient établies. De là, ils passaient à l'état des affaires présentes et parloient, les yeux tout baignés de larmes, de la mort de leurs rois, de la désolation de leur pays. » (I, p. 60. Voir aussi p. 78.)

j'entrepris de composer cette histoire, dit-il (I, p. 79), j'écrivis à mes compagnons d'école et je les priai de m'envoyer chacun en particulier tous les mémoires qu'ils pourroient avoir, touchant les conquêtes que les Incas avaient faites des provinces de leurs mères. Car il faut remarquer ici que chaque province a ses comptes et ses nœuds pour soulager la mémoire dans la connaissance des annales ou des histoires de son pays et en conserver la tradition. Mes compagnons d'école n'eurent pas plutôt su mon dessein, que fort aises de pouvoir m'y être utiles, ils le communiquèrent chacun en particulier à leur mère et à leurs autres parents. Dès que ceux-ci furent informés qu'un Indien natif de leur pays en vouloit écrire l'histoire, ils tirèrent de leurs archives les relations et les mémoires qu'ils en avoient, et me les envoyèrent en même temps. »

Evidemment si d'Acosta était « plus instruit » en général que Garcilasso, qui même connaissait peu le latin, comme il l'avoue, ce dernier était beaucoup mieux placé que le premier pour être bien renseigné sur l'ancien Pérou, son histoire, ses usages et ses institutions ; et du reste, il a la réputation d'être véridique. S'il se trompe en donnant parfois dans le panégyrique, c'est encore de bonne foi. Il s'est familiarisé « avec l'histoire de la grande race des Incas et de leurs institutions nationales, dit Prescott (I, p. 292-294), à un degré que personne n'aurait pu atteindre, à moins d'avoir été élevé au milieu d'eux, de parler la même langue et d'avoir reçu le sang indien dans ses veines... Toute part faite à la vanité nationale, nous trouverons (chez lui) une abondance de renseignements véridiques sur les antiquités de son pays, que nous chercherions vainement ailleurs chez n'importe quel auteur européen¹. »

En outre, Garcilasso a dû connaître l'ouvrage d'Acosta

¹ « Les œuvres de Gomara, d'Oviedo, de Zarate, de Garcilasso de la Vega, d'Herrera, de Cabeza de Vaca, etc., dit M. Chaix (I, p. X), sont singulièrement précieuses et peuvent être placées à un rang pour le moins égal à celui de leurs contemporains de toutes les autres nations. » — Comp. II, p. 301-304.

publié en 1590, et, en fait, il le cite souvent de la manière la plus expresse, par exemple, quand il dit (I, p. 18): « Le R. P. Acosta éclaircit encore plus amplement cette vérité, au 1^{er} livre de son histoire naturelle des Indes, c. 13, où discourant sur ce même sujet, il dit¹ :... » On peut donc mettre l'ouvrage d'Acosta au nombre de ceux auxquels Garcilasso faisait allusion dans ce début de sa préface: « Je sais qu'il y a plusieurs historiens espagnols, qui... ont écrit assez au long des royaumes du Mexique, du Pérou et des autres. Mais ils n'en ont pas donné une relation aussi exacte qu'il serait à souhaiter; surtout à l'égard du Pérou, dont je puis dire sans vanité que j'ai une connaissance plus claire et plus étendue que celle qui se trouve dans leurs ouvrages. Il est vrai que je suis né à Cuzco et que cela m'a fourni les moyens de mieux approfondir les choses. Cependant je ne désapprouve point tout ce qu'ils disent de la grandeur et des merveilles de cet empire. Mais le malheur est qu'ils en donnent une description si courte et si embarrassée qu'on a de la peine à les entendre. Quoi qu'il en soit, cette considération jointe à l'amour naturel que j'ai pour ma patrie, m'a déterminé à publier cette histoire, où l'on verra beaucoup plus distinctement, si je ne me trompe, quelle était la religion de ces peuples, leur manière de vivre et le gouvernement de leurs rois, avant que les Espagnols entrassent dans le Pérou... je suis assuré... de ne rien dire qui ne soit vrai; et lorsque j'avance quelque chose qui paraît incroyable, je l'appuie toujours du témoignage des historiens espagnols. Aussi mon dessein n'est pas de contredire, mais plutôt d'amplifier leurs relations et leur servir d'interprète sur plusieurs mots indiens, qu'il ont fort mal expliqués, pour n'avoir pas entendu cette langue². »

Garcilasso veut donc compléter et, au besoin, rectifier ce qu'expose d'Acosta, ainsi que plusieurs autres; et on peut avoir d'autant plus de confiance au témoignage si positif qu'il rend en faveur de l'existence d'une semaine péruvienne, qu'il n'y avait rien là de merveilleux, ni de nature à exciter son

¹ De même I, p. 11, 200, 222-224, etc.

² Comp. I, p. 81.

enthousiasme patriotique, et qu'il s'exprime presque avec toute la précision désirable, en faisant plusieurs allusions à sa langue maternelle.

Ajoutons que tandis que l'ouvrage d'Acosta embrasse dans un seul volume un immense champ d'études, comme déjà le titre complet l'indique, et qu'il s'occupe d'histoire naturelle autant que d'histoire proprement dite, du Mexique autant que du Pérou, sans parler de la Chine, dont il est aussi question, les deux volumes de Garcilasso sur les Incas ne traitent que des Péruviens, de telle sorte que le sujet est à la fois beaucoup plus circonscrit, approfondi et détaillé.

B) Quant à la conséquence tirée par Humboldt de l'ensemble du calendrier péruvien, aurait-elle pu se présenter à son esprit s'il avait connu les découvertes de Ninive? Son raisonnement, en effet, nous paraît pouvoir être ainsi formulé : On a de la peine à admettre l'existence de la semaine chez les Péruviens, 1^o parce qu'ils l'auraient basée sur l'observation des phases de la lune et que ces phases ne conduisent pas exactement à la période de 7 jours ; 2^o parce que leur année était solaire et que pour l'accorder avec les mois lunaires, ils ajoutaient aux jours des 12 mois lunaires de chaque année 11 jours qu'ils répartissaient entre ces divers mois. — Or nous trouvons en Chaldée, d'une part, le mois lunaire et l'année solaire, et, de l'autre, la semaine¹ ; mais il est vrai que celle-ci n'était pas toujours régulière, la dernière semaine du mois étant tantôt de 8 jours et tantôt de 9, suivant que le mois était de 29 ou de 30 jours. On peut de même admettre que la semaine existait chez les Péruviens, quand même elle n'y aurait pas été toujours exacte et qu'elle aurait compté 11 fois par an un jour surnuméraire. — Nous avons aussi trouvé chez les anciens Perses une semaine du même genre que chez les Chaldéens, c'est-à-dire pas toujours identique. Chez les Perses, en effet, les jours exceptionnels désignés par les noms Hormuz et Dei étaient séparés les uns des autres par des intervalles de 6 ou de 7 jours².

¹ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, 1887, p. 415-417.

² *Revue de théol. et de phil.*, 1889, p. 392. Voir aussi, p. 394, une inégalité

C) Enfin nous ne saurions admettre que Garcilasso ait lui-même rectifié au l. VI, c. 35 ce qu'il avait dit l. II, c. 23.

Voici ce qu'on lit dans le 1^{er} de ces endroits¹ : « Pachacutec ordonna par une loi qu'il y eût tous les mois 3 jours de fête destinés aux récréations publiques, afin que ses sujets ne fussent pas accablés par un travail continuel. Il ordonna encore que les paysans et les ouvriers qui travailloient aux champs, vinsent à la ville et dans le marché de 9 en 9 jours, afin d'y voir et entendre les choses que l'Ynca et son Conseil auroit établies. Il conclut même depuis qu'on tint tous les jours le marché public, qu'ils appellent *Catu*, et les Foires, aux jours de fête, afin de les rendre plus solennelles. »

D'abord, ce n'est pas proprement Garcilasso qui parle ici, car le passage fait partie d'une longue citation empruntée à un ouvrage du R. P. Blas Valera. Toutefois la remarque n'a pas d'importance, puisque évidemment Garcilasso s'approprie la citation.

Ce qu'il importe de constater, c'est qu'il n'y a point de contradiction entre les deux passages.

Dans le l. II, c. 23, Garcilasso, après avoir parlé des trois premiers Incas, entreprend, pour mettre de la variété dans son exposition, de décrire dans les 8 derniers chapitres (21-28) l'état des sciences et des arts des Péruviens : astronomie, médecine, botanique, géométrie, géographie, arithmétique, musique, poésie, industrie, et c'est immédiatement avant de traiter des éclipses de soleil ou de lune, qu'il indique comment les Péruviens divisaient le mois en le réglant sur les phases lunaires.

Dans le l. VI, c. 10, il arrive au 9^e Inca, Pachacutec, trisaïeul de celui sous lequel eut lieu la conquête espagnole. Or, parlant de quelques-unes des lois qu'il établit « et qui firent de son règne l'âge d'or du Pérou², » il rapporte l'institution

analogue dans les intervalles qui séparaient les jours mensuels de repos, jours différents de ceux qui étaient spécialement consacrés à Hormuz ou Dei. Les uns commençaient la semaine et les autres la terminaient.

¹ Traduction, II, p. 139.

² Chaix, I, p. 217.

de 3 jours de fête mensuels, coïncidant sans doute avec les jours de marché dans lesquels « les paysans et les ouvriers qui travaillaient aux champs » devaient venir en ville, « afin d'y voir et entendre les choses que l'Inca et son Conseil auraient établies. » Garcilasso ajoute que plus tard le même Inca voulut donner encore plus d'importance à ces 3 jours de fête en distinguant entre le « marché public » qui devait avoir lieu tous les jours, et les « Foires, » qui ne devaient tomber que sur les jours de fête.

Là Garcilasso parle simplement de la semaine, ou période de 7 jours, des 4 semaines du mois, comme d'une institution ancienne et permanente, ayant duré jusqu'à la conquête espagnole et étant essentiellement rattachée aux phases lunaires, tandis qu'ici il s'agit d'une institution de 3 jours de fête et de foire mensuels, fondée dans l'empire des Incas par Pachacutec à une époque relativement récente.

Il y avait donc depuis cet Inca, d'un côté, les 4 semaines mensuelles sans jours de repos et, de l'autre, les 3 jours de fête mensuels tout à fait indépendants de ces semaines proprement dites, mais en fait constituant à leur manière 3 autres semaines mensuelles de 9 jours chacune ou à peu près ; car la dernière de ces semaines devait compter 10 ou 11 jours pour parfaire le mois.

Assurément la semaine de 7 jours, ne devait pas être fort accentuée au Pérou, puisqu'elle n'y avait pas le repos du 7^{me} jour, et c'est là ce qui nous explique comment elle pouvait passer inaperçue, comme elle l'a été pour d'Acosta, surtout quand on ne connaissait pas le péruvien, ou n'être pas mentionnée par d'autres historiens, comme étant peu importante. Mais elle n'en existait pas moins, comme l'atteste formellement Garcilasso et comme l'ont admis après lui Bailly, Lalande, Ideler, Riehm, etc. ¹.

¹ *Handwörterbuch des biblischen Alterthums*, art. Woche. — Prescott se borne à dire (I, p. 133) : « Ils divisaient l'année en 12 mois lunaires, dont chacun, ayant son nom propre, était distingué par une fête particulière. Ils avaient aussi des semaines ; mais quant à leur longueur, on ne sait si elles avaient 7, 9 ou 10 jours. » Ailleurs (p. 144), il parle « des foires qui

§ 8. Les nègres de l'Afrique occidentale et surtout de la Côte d'or.

Après avoir parlé successivement des Egyptiens, des Chaldéens, des Arabes, des anciens Perses, des Grecs et des Romains, des Chinois, des anciens Péruviens, nous voudrions encore signaler une population fort différente et relativement moderne qui nous ramène à l'Afrique par où nous avons débuté, à savoir les nègres de l'Afrique occidentale et surtout de la Côte d'or. Ils semblent être en effet une des nations païennes les plus remarquables au point de vue de la double institution de la semaine et d'une fête religieuse hebdomadaire¹. Après avoir parlé de cette double institution, nous terminerons par quelques mots sur le septénaire en général.

se tenaient 3 fois par mois dans quelques-unes des villes les plus peuplées. » Prescott nous paraît avoir été impressionné par les objections de Humboldt, sans avoir pu y souscrire complètement. Son hésitation entre la semaine de 7 jours et celle de 9 n'a plus de raison d'être si l'on admet, comme nous l'avons fait, que depuis Pachacutec il y eut à la fois la semaine de 7 jours et des fêtes tous les 9 jours. Je ne sais pourquoi il parle aussi de 10 jours, à moins que ce ne soit parce que la dernière des 3 semaines mensuelles d'au moins 9 jours devait, ainsi que nous l'avons observé, compter 10 ou 11 jours pour parfaire le mois : 11, s'il comptait un des 11 jours surnuméraires de l'année. Mais le texte de Garcilasso nous semble suffisant pour établir l'existence de la semaine hebdomadaire, bien qu'il fût désirable de le voir corroboré par quelque autre témoignage. — Lotz, dans l'article *Woche* de la *Real. Encyclopädie*, 2^e Ausg., p. 252, combat l'assertion de Ideler sur la semaine des Péruviens, en semblant les confondre avec les Mexicains.

¹ Ewald aussi, dans ses *Alterthümer des Volkes Israël* (3 A., 1866), signale ces nègres comme méritant une mention spéciale à ces deux points de vue. Dans la note 2 de la p. 132, après avoir parlé des Egyptiens d'après Lepsius, il ajoute : Aber andre Afrikaner hatten die siebentägige Woche doch sicher von früheren Zeiten, wie die Aschanti's, die Galla's, s. Tutschek, *Gr. of Galla language*, p. 59. — Les Gallas, peuple nègre assez répandu sur les confins de l'Abyssinie méridionale, appartiennent ainsi à l'Afrique orientale. Ewald dit ailleurs (p. 134, note 1) : Auch ist keinesweges der Samstag bei solchen Völkern welche die siebentägige Woche aus der Urzeit haben, der nothwendige heilige Tag; die Aschanti's, z. B., haben die Woche, aber nicht den Samstag oder Sonntag als heilig. s. *Ausland*, 1849, s. 511.

A. LA SEMAINE ET LA SOLENNISATION D'UN JOUR HEBDOMADAIRE.

Nous ne pourrions pas être aussi précis dans nos affirmations que ne le sont Oschwald, d'un côté, Burckhardt et Grundemann, de l'autre.

Oschwald, dans deux lignes qui ont commencé à attirer notre attention sur ces nègres, dit carrément et sans indiquer aucune source¹ : « Même les nègres de la Côte d'or africaine ont un jour hebdomadaire de fétiche (*Fetischtag*), où ils s'abstiennent très strictement de tout travail. Ils rattachent ce jour à une tradition très antique et ils en désignent comme auteur le merveilleux et vieux homme-fétiche à la poitrine humaine, qui sait tout et connaît tout. »

Burckhardt et Grundemann s'expriment ainsi² : « Les Ot-schis³, à la Côte d'or, attribuent au dieu suprême l'envoi de la pluie, la lumière du soleil et tout ce qu'il y a de bon ; ils croient que c'est lui qui, en 7 jours, a créé le monde, qui possède toute la science et recueille après leur mort, dans sa cité, tous les hommes de bien ; mais ces filons d'une connaissance religieuse supérieure sont obscurcis par la superstition. » Dans l'édition originale de l'ouvrage, les deux auteurs s'en réfèrent à un passage important d'une grammaire⁴ publiée par K. N. Riiss, missionnaire et neveu d'un autre missionnaire Andreas Riiss, encore plus connu, qui a pu être considéré comme le

¹ *Die christliche Sontagsfeier*, p. 161.

² *Les Missions évangéliques depuis leur origine*, trad. de l'allemand Afrique. — Lausanne, 1884, p. 22.

³ C'est-à-dire les nègres de la Côte-d'Or, car ils parlent tous ou à peu près, différents dialectes de la langue *Otschi* ou *Tschi*. Parmi ces dialectes se distingue, comme un des plus connus, le dialecte *Ga* ou *Gan*, qui diffère de celui des tribus du nord, comme l'allemand du danois. (*Ibid.*, p. 57.) — Les deux principaux groupes de ces nègres sont les Aschanti et les Fantî. « Frères de race et ennemis héréditaires des Achanti, les Fantî leur ressemblent par le caractère et les habitudes. » (Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. XII, Afrique occidentale, 1887, p. 455, 457.) Les premiers habitent dans l'intérieur du pays ; les seconds, sur la côte. Les termes *odji*, *otchi*, *tchi*, *toui* etc., désignent une seule et même langue. (*Ibid.*, p. 429.)

⁴ *Elemente des Akwapim-Dialects der Odschi-Sprache*, Basel, 1853, p. VII.

fondateur de la mission bâloise dans l'Afrique occidentale. Ce passage, qui est aussi cité dans le grand ouvrage de Waitz sur l'Anthropologie des *Naturvölker* ¹, est ainsi conçu : « Ils disent de lui (le Créateur, le Très-Haut ou Dieu) qu'il a créé les choses, c'est-à-dire le monde et qu'il a fait 7 jours, c'est-à-dire la semaine de 7 jours ², que de lui vient tout bien, » etc.. Or dans ces lignes de Riiss, il n'y a pas proprement que Dieu a créé le monde en 7 jours, mais qu'il a créé le monde et institué la semaine.

Il serait sans doute du plus haut intérêt de voir l'institution de la semaine rattachée chez les nègres, comme dans la Genèse, à la création du monde en 6 jours ; mais peut-on déjà le dire ?

En 1886, le missionnaire Ramseyer, partant pour l'Afrique, m'a écrit les lignes suivantes : « Toutes les peuplades de la Côte d'or ont la semaine de 7 jours, les tribus parlant la langue *twi* ou *achanti*, comme celles du littoral parlant la langue *gan*. Nos nègres croient en un Etre suprême créateur du monde entier, Etre tout-puissant et présent-partout. Quant à dire qu'ils croient que Dieu a créé le monde en 7 jours, cela est, je crois, un peu hasardé ³. Les païens, comme les chrétiens de nos églises, n'y mettent pas d'objection et admettent même qu'il en est ainsi ; mais je crois que cette notion leur est venue avec les Européens et les missionnaires ; peut-être aussi du contact avec les Mahométans venus de l'intérieur. D'un autre côté il serait possible qu'ils eussent eu cette notion même avant l'apparition des Européens sur leur côte, car ils donnent à l'Etre suprême le nom de *Onian Kôpong Kwami* ⁴. Ce nom de *Kwamé* veut dire samedi. Ils parlent ainsi du Dieu *Kwami* (samedi), donc probablement du Dieu qui a terminé la création et s'est reposé le samedi. C'est ce que quelques-uns prétendent. » M. Ramseyer

¹ *Zweiter Theil: Die Negervölker und ihre Verwandte*, Leipzig, 1860, p. 171.

² Er habe 7 Tage, d. h. siebentägige Woche, gemacht.

³ Selon Waitz, qui, d'ailleurs, reconnaît l'élévation de certaines idées religieuses des nègres, malgré leur fétichisme, et les dit être, sinon des monothéistes, du moins sur la limite du monothéisme (p. 167), il ne paraît pas se trouver chez eux des traditions un peu développées sur l'histoire de la création et en particulier sur celle de l'homme.

⁴ Burckhardt et Grundemann, p. 21 « *Yancumpon* (mon grand ami). » Comp. Waitz, p. 172 : « Le grand ami. »

met en note : « *Memereda* est proprement le nom pour le samedi ; mais tous les enfants nés le samedi sont appelés *Kwamé*, dérivé de *Kwa-Me(mereda)*. »

Le missionnaire Beauquis, qui a travaillé au service de la mission catholique surtout à Takpané, au nord du Bénin, m'a dit bien connaître le Dieu *Onian Kôpong Kwami*. Mais, selon lui, *Kwamé* qui est le nom du samedi, signifie proprement cessation, et *Memereda*, proprement *Me-me-lenda*, qui désigne aussi le samedi, signifie proprement le 6^e et de là, le 6^e jour, le 1^{er} jour étant notre lundi considéré comme 1^{er} jour de travail. Les noms des jours hebdomadaires sont en *mina*, dialecte de l'odji : *Ioda*, c'est-à-dire le 1^{er} jour de travail : *Blanda*, c'est-à-dire le premier jour où l'on commence à suer, à être fatigué, *Kuda-Yaanda*, c'est-à-dire un peu de repos (cela ne rappelle-t-il pas nos enfants nommant le jeudi le petit dimanche ?) ; *Fida* ; *Ma-me-lenda*, c'est-à-dire le 6^e jour, *Kuasida*, c'est-à-dire le repos complet. Le vrai jour du repos de ces nègres ne correspondrait donc pas à notre samedi, bien que la désignation de ce jour par le mot *Kwamé* rappelle étonnamment l'idée du sabbat ; il correspondait à notre dimanche, mais envisagé comme 7^e jour hebdomadaire. L'expression *Onian Kôpong Kwami* pourrait signifier : « Le grand ami qui au 6^e jour (à la fin du jour) a cessé la grande œuvre de la création. » Cette expression et plus encore quelques-uns des noms de la semaine *mina* semblent bien appartenir à des populations de la zone tropicale, pour qui le travail est une fatigue tout autrement que pour nous et qui sont naturellement portées à l'insouciance. Dans les populations nègres que connaît M. Beauquis, ce sont seulement les enfants nés le dimanche qui portent le nom du jour de leur naissance, et ils s'appellent en conséquence *Kuasi*. Il est du reste convaincu, après avoir pénétré dans des contrées où les Mahométans eux-mêmes n'étaient jamais parvenus, que la semaine nègre ne vient ni d'une influence chrétienne ou mahométane, ni de l'observation des phases lunaires.

Il semble donc certain que les nègres de la Côte d'or, tout au moins, ont la semaine et lui attribuent une divine origine.

Ce dernier point, du reste, est parfaitement compatible avec

le caractère lunaire dont la semaine des nègres est empreinte au plus haut degré, comme Waitz le fait fortement ressortir. « A côté de la vénération pour les puissances célestes en général, représentées pour beaucoup de peuples nègres par le soleil, dit-il (p. 175), la vénération pour la lune occupe une place distinguée et ne paraît manquer dans aucun pays nègre : elle est répandue de l'ouest à l'extrême nord-est de ces pays, et jusqu'à Loango ¹. L'apparition du 1^{er} quartier, ailleurs de la pleine lune, est célébrée par des danses et des chants. Le temps est divisé partout d'après le cours de la lune. Les Mandingues ², par exemple, ont 12 mois lunaires, ils les partagent en semaines chacune de 7 jours, et le jour, en 4 parties ; dans le Bénin ³, il y a 14 mois, qui ont des noms particuliers ⁴. On ne sait pas encore comment ces populations accordent ces divisions avec le cours du soleil et le changement des saisons. Sans doute le fondement de leur vénération pour la lune est surtout dans son importance pour la division du temps. »

Hyac. Hecquard, dans son *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale* ⁵, a bien constaté dans les populations de la Côte d'ivoire (ou des dents), appartenant la plupart à la grande famille des *Krou* ⁶, à la fois l'institution de la semaine et celle d'un jour hebdomadaire de fête religieuse. « Chaque semaine, dit-il, a son jour fétiche durant lequel on ne peut ni manger, ni traverser la rivière, et qu'on emploie à se teindre le visage en bleu et en jaune, en y appliquant des morceaux de bois qui y laissent l'empreinte de diverses figures. »

¹ « Cailliaud, III, 21; Proyard, 117. » Loango est le nom d'une ville du nord de la Guinée méridionale.

² Les Mandingues sont un grand peuple de l'intérieur qui habite au sud des sources du Niger et au nord de la Côte de Sierra-Leone.

³ Le Bénin se trouve entre le Dahomey et la rive occidentale du bas Niger. M. Beauquis m'a dit qu'au Bénin on comptait douze mois, comme ailleurs.

⁴ « Park, II, 21 ; Bosman, III, 284. » Au commencement du XVIII^e siècle, Bosman résidait à Elmina ou Saint-Georges de la Mine, qui fut le premier comptoir des Européens sur la Côte-d'Or. (Reclus, p. 426, 442.)

⁵ Ouvrage publié « avec l'autorisation du ministre de la marine et des colonies, » Paris, 1853, p. 62. De même Reclus, p. 415.

⁶ Reclus, p. 403. Waitz appelle ces nègres *Kru* ou *Grebo* (p. 51).

« Toutes les tribus de la Côte d'or ont leurs jours de fetiche, m'a écrit M. Ramseyer, pendant lesquels certaines occupations leur sont interdites. Mais les jours varient suivant les villes et les villages. Dans la province d'*Okwaou*¹, où nous nous trouvons, c'est le jeudi qui est considéré comme jour férié, pendant lequel il leur est interdit de labourer les champs. Tout autre travail, même de récolter des fruits leur est permis ce jour-là. D'autres villages de l'*Okwaou* ont le mardi comme jour férié. »

« Les fétiches ont un jour de fête dans la semaine, m'écrivait M. Römer de la Maison de Bâle, les uns tel jour, et les autres tel autre ; et ici et là on fait son possible pour empêcher nos chrétiens de travailler le jour de fête du grand fétiche, d'après ce que j'ai appris de récits oraux. Il est certain que les nègres de la Côte d'or ont une semaine de 7 jours. »

« Parmi les jours heureux, dit Waitz (p. 201), on compte certainement le jour de naissance, que les nègres d'*Akra*² célèbrent chaque semaine d'une manière religieuse, en mettant des vêtements blancs et en s'abstenant du vin de palmier³, à moins que cette prétendue fête de naissance ne repose sur un malentendu. » — Il nous semble que cette donnée de Waitz s'éclaircit par cette autre fournie par Reclus (p. 438), et d'une portée plus générale : « Chaque Fanti porte le nom du jour auquel il est né : il n'existe dans toute la nation que 7 noms d'individus, à désinence masculine et à désinence féminine. Des « noms forts » ou des sobriquets, tirés des qualités, des vices, des travers de la personne ou des événements de son existence, la désignent d'une manière plus précise. Suivant les districts, on lui donne aussi pour la distinguer les noms des pères, des mères ou des grands-parents⁴. » Voir aussi p. 389.

¹ Reclus (p. 420) parle des monts d'*Okwahu* et du royaume d'*Okwahu*, comme étant à une certaine distance des côtes et à l'ouest de la Volta, qui sépare du Dahomey le territoire achanti.

² *Akra* ou *Accra* ou *Nkran* ou *Ga* est une ville de la Côte-d'Or, près du fort de Christianborg. C'est le vrai chef-lieu de la « colonie » anglaise. (Reclus, p. 447.)

³ « Bosmann, II, 64. »

⁴ Waitz lui-même dit, p. 123 : « A la Côte-d'Or, selon la coutume la plus répandue, l'enfant reçoit son nom du jour hebdomadaire de sa naissance,

Waitz continue en disant : « Presque partout en effet les nègres ont à de courts intervalles un jour consacré au culte de leurs dieux : à Loango, dans le bas Zaire (ou Congo) et en général dans le Congo, il revient tous les 4 jours ¹ ; chez les Yorubas et au Bénin ², tous les 5 jours ; au cap Lahu ³, tous les 6 jours ; chez les Achanti, c'est chaque jeudi ⁴, ou pour chaque famille un certain jour, tandis que pour les Fanti, c'est le mardi qui est le jour du fétiche ⁵. »

Le missionnaire W. Taylor me disait que les Bambaras, à l'est du Sénégal, ont comme jour férié le 2^e jour de la semaine, à savoir le lundi. Ce jour-là, il leur est interdit de cultiver les champs.

Nous avons vu p. 389 qu'ailleurs le jour férié correspond précisément à notre dimanche compté comme 7^e jour.

jusqu'à ce que plus tard il se soit acquis par ses propres actions son nom d'honneur. (Cruikshank, 252; Hutton, 94). »

¹ « Proyard, 116. Tuckay, 37. Bosmann, III, 283. » M. Westmark, qui a séjourné plusieurs années sur les bords du Congo, m'a dit que dans le Congo à partir de Manyanga, il y a marché tous les huit jours, c'est-à-dire probablement toutes les semaines.

² Le pays des Yorubas est au nord du Bénin.

³ Le cap Lahu ou Lahou, de même que la rivière du même nom, se trouve sur la Côte-d'Ivoire. (Waitz, p. 52. Reclus, p. 403.)

⁴ « Robertson, 85. Bowdich. 362. »

⁵ « Hutton, 166. » N'y aurait-il pas quelque malentendu dans les premières de ces données ? Le vrai sens ne serait-il pas, non pas qu'à Loango, etc., le jour solennisé reviendrait tous les 4 jours, mais qu'il y tomberait sur le 4^e jour de la semaine, peut-être le mercredi ? Non pas que chez les Yorubas et au Bénin il reviendrait tous les 5 jours, mais qu'il serait le 5^e jour de la semaine, peut-être le jeudi, comme chez les Achanti ? Non pas qu'au cap Lahou, il reviendrait tous les 6 jours, mais qu'il serait lui-même le 6^e jour, peut-être le vendredi ? M. Walter Taylor, lui-même Yoruba de naissance et actuellement le principal agent de la mission protestante française au Sénégal, m'a affirmé que les Yorubas ont la semaine de 7 jours, et comme jour férié, le 5^e. D'autre part, Reclus dit (p. 610), à propos de la populeuse cité d'Horin, « ville républicaine fondée en 1790 par des fugitifs venus de toutes les parties du Yoruba, » que les foires s'y « succèdent de 5 en 5 jours, un des rares exemples de la division quinaire du temps. » M. Reclus aurait-il été lui-même victime du malentendu ? La rectification ne devrait-elle porter que sur une partie des données sus-mentionnées ? De nouveaux renseignements en décideront.

B. LE SEPTÉNAIRE EN GÉNÉRAL.

Quelques-uns des renseignements donnés sur les nègres de l'Afrique occidentale semblent impliquer pour le septénaire un certain caractère religieux ou tout au moins spécial.

Burckhardt et Grundemann disent d'une manière générale au sujet de ces nègres (p. 17) : « Au 8^e jour (donc après 7 jours accomplis), le nourrisson reçoit son nom, en présence d'amis et de parents ; à partir du 14^e jour, la mère le porte sur son dos et vaque... à ses occupations multiples. »

Chez les Fanti, « en moyenne le sang d'un homme est considéré comme ayant la valeur de 7 esclaves ¹. »

« Le requin est le fétiche du Nouveau-Calabar, et jadis on lui offrait tous les 7 ans un enfant à dévorer ². »

Plus au nord, dans le *Haoussa* ³, il existe une singulière notice généalogique sur les habitants, qui seraient venus du nord et se seraient peu à peu répandus de l'est à l'ouest. « La famille haoussa, dit Reclus (p. 587) ⁴, en vint à comprendre 7 enfants légitimes, » à chacun desquels, d'après la tradition, incombait un devoir spécial dans la gérance des intérêts : c'est ainsi que *Gober*, le Haoussa du nord, était, comme guerrier, chargé de défendre les siens ; *Kano* avait à teindre les étoffes ; *Katséna* s'était fait marchand ; *Seg-Seg*, le Haoussa du sud, fournissait des esclaves. Puis la famille s'accrut de 7 enfants, « illégitimes, ceux-ci gens du dehors, qui parlent ou du moins comprennent la langue haoussa, mais dont les dialectes primitifs en différaient. Ils sont restés étrangers pour la race et n'égalent point leurs frères en noblesse : ce sont les peuples du bas Niger et du Bénué. »

¹ Reclus, p. 454.

² *Ibid.*, p. 655. Le Nouveau-Calabar est à l'est du Bénin. Le renseignement m'a été confirmé par M. Beauquis.

³ C'est « la partie du Soudan dont le fleuve de Sokoto forme l'artère principale et qui est limitée au nord par le Sahara, à l'est par le versant du lac Tzâdé, au sud par le faite de séparation dans le Bénué, à l'ouest par le cours du Niger. » Reclus, p. 581.

⁴ Comp. Waitz, p. 45.